

PLANÈTE MALADIES INFECTIEUSES

# Chikungunya : des foyers plus nombreux et de plus en plus importants en France métropolitaine

Epidémie à La Réunion, fortes chaleurs, expansion du moustique-tigre vers le nord : l'été 2025 offre des conditions exceptionnelles à la transmission du virus tropical.

Par Delphine Roucaute

Publié aujourd'hui à 16h41, modifié à 17h26 · Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés





Démoustication à base de deltaméthrine chez un particulier à La Fare-les-Oliviers (Bouches-du-Rhône), le 19 août 2025. Il s'agit de viser la végétation, refuge favori des moustiques adultes. ANNE MOCAËR POUR «LE MONDE»

Des foyers de chikungunya plus nombreux et de plus en plus importants : la diffusion de ce virus d'origine tropicale bat tous les records cette année en France métropolitaine. Pas moins de 382 cas répartis dans 38 villes ont été formellement identifiés depuis début mai, y compris dans trois régions (Grand-Est, Nouvelle-Aquitaine et Bourgogne-Franche-Comté) qui n'avaient jusque-là jamais été touchées, [selon le bulletin de Santé publique France \(SPF\) publié mercredi 10 septembre](#).

Les plus gros foyers sont enregistrés en Provence-Alpes-Côte d'Azur, dont l'un allant jusqu'à 71 cas à Antibes (Alpes-Maritimes), un autre de 51 cas à Fréjus (Var) et un de 46 cas à Vitrolles (Bouches-du-Rhône). Mais aussi, plus exceptionnel, en Nouvelle-Aquitaine, avec 54 cas à Bergerac (Dordogne). Jamais on n'avait vu un virus transmis par les moustiques s'implanter à ce point en France métropolitaine. En parallèle, l'*Aedes albopictus*, surnommé moustique-tigre, a aussi contaminé 21 personnes par la dengue, une autre maladie tropicale que lui seul est capable de transmettre en métropole. L'arrivée de l'hiver mettra un terme provisoire à ces épidémies.









« Les conditions sont particulièrement exceptionnelles cette année : l'épidémie de chikungunya à La Réunion a servi de pompe à virus d'une puissance phénoménale et les températures ont été très élevées en métropole », explique Xavier de Lamballerie, responsable du Centre national de référence sur les arbovirus, c'est-à-dire les virus ayant pour vecteur les arthropodes hématophages (moustique, moucheron piqueur, tique...).

**Lire aussi | [A Vitrolles, chasse au moustique-tigre dans le plus grand foyer de chikungunya de France métropolitaine](#)**

Pour se diffuser sur le territoire métropolitain, le virus du chikungunya doit auparavant être importé de territoires où des épidémies sont déjà en cours. En l'occurrence, depuis mai, au moins 966 personnes sont revenues de voyage en étant contaminées, dont 76 % de La Réunion. « Il y a un corridor d'importation de la maladie cette année, donc on ne verra pas nécessairement autant de cas l'année prochaine », veut rassurer Christophe Rapp, infectiologue à l'hôpital américain de Paris et président de la Société française de médecine des voyages. Les épidémies de chikungunya sont généralement soudaines et de grande ampleur, contrairement à la dengue, endémique dans de nombreux pays du monde et qui représente une menace concrète tous les ans.

## Emprise géographique sur le Sud

Pour la première fois, cet été, des foyers n'ont pas eu pour origine des cas importés, mais des personnes venues d'autres foyers métropolitains. Les investigations de SPF ont ainsi permis de rattacher les premiers cas de Grasse ou de Saint-Vallier-de-Thiery (Alpes-Maritimes) et de Porto-Vecchio (Corse-du-Sud) au cluster d'Antibes, ville où ont eu lieu les infections. Une situation inédite qui « ouvre la porte à des épidémies de plus grande ampleur », selon Xavier de Lamballerie.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Autre facteur important, l'activité du moustique est renforcée par les températures. Et, de fait, l'été 2025 a été le troisième plus chaud jamais enregistré en France, ce qui a été un facteur déterminant. Plus il fait chaud, plus les larves se développent vite – une semaine suffit pour passer de l'œuf à l'adulte par grande chaleur.

Les fortes températures écourtent également la durée nécessaire à un virus pour infecter les glandes salivaires du moustique-tigre après son repas de sang, c'est-à-dire le temps avant qu'un moustique ne puisse infecter une autre personne. Cette durée est particulièrement courte avec le chikungunya, allant de trois à sept jours chez le moustique-tigre métropolitain, comme l'a montré une étude française publiée en mai 2024. « Il a également été démontré que le virus du chikungunya est particulièrement adapté au moustique métropolitain », souligne Xavier de Lamballerie. Il se réplique mieux dans cette lignée que dans le moustique-tigre de La Réunion, par exemple.

**Lire aussi | [La chasse au moustique-tigre est lancée en Auvergne-Rhône-Alpes](#)**

Enfin, « la possibilité de transmission d'arbovirus existe partout, mais la probabilité est beaucoup plus importante dans le Sud », rappelle Xavier de Lamballerie. Le nombre de moustiques-tigres présents sur le territoire a beaucoup évolué en vingt ans, depuis le premier signalement de sa présence, à Menton (Alpes-Maritimes), en 2004, due à des pneus importés. Le moustique-tigre a peu à peu colonisé la quasi-totalité des départements (81), mais sa population reste plus dense dans le Sud.

Cette emprise géographique va aller crescendo dans le futur, sous l'effet du réchauffement climatique d'origine humaine, comme le démontre une étude française publiée le 20 août dans la revue *Global Change Biology*. « La niche écologique du moustique-tigre continue de s'agrandir en Europe avec le changement climatique ; c'est la première fois que nous parvenons à le démontrer formellement, grâce à la modélisation », relève Didier Fontenille, directeur de recherche émérite à l'Institut de recherche pour le développement, qui cosigne l'étude. Des villes comme Londres, Vienne ou Zagreb, tout comme l'ouest de la France, sont récemment devenues propices au moustique-tigre.

## Les villes, immenses garde-manger

Le risque de transmission va augmenter plus vite en milieu urbain, où les températures sont généralement plus élevées qu'en zone rurale. Les gîtes larvaires, c'est-à-dire les endroits propices au développement des larves de moustiques, y sont également plus nombreux. Les coupelles de fleurs, les terrasses mal drainées ou les chambres de tirage permettant le passage des câbles de réseaux télécommunications sont autant d'endroits où de petites quantités peuvent s'accumuler sans que personne ne le remarque. De véritables paradis pour les femelles moustiques qui s'en servent de pouponnières. Enfin, la densité humaine des villes est une aubaine pour ces dernières, qui trouvent ainsi un immense garde-manger pour les repas de sang nécessaires à la maturation de leurs œufs. Elle favorise aussi les chaînes de transmission, le moustique-tigre se déplaçant en général dans un rayon assez réduit de 150 mètres. « On est tous surpris par l'ampleur du phénomène cette année, mais cette situation se reproduira sans aucun doute dans le futur », avertit Didier Fontenille.

**Lire aussi | [De nouvelles armes dans la lutte contre les moustiques et les maladies qu'ils transmettent](#)**

Cette nouvelle donne impose d'améliorer la surveillance, principalement basée sur la détection de cas dans la population, en accroissant la surveillance de l'environnement. L'agence régionale de santé d'Occitanie étudie sérieusement cette piste avec la mise en place du projet Misarbo, centré sur l'analyse de l'ADN environnemental. Concrètement, les chercheurs de la biotech montpelliéraine IAGE étudient la quantité de virus retrouvée dans les moustiques pris dans leurs pièges. « *Les opérations de démoustication sont tournées vers les zones où les moustiques pullulent, mais il faut plutôt se concentrer sur les zones où les moustiques sont les plus porteurs, là où il y a le plus de virus,* développe Franz Durandet, président de IAGE. *Par exemple, dans le foyer de Castries, dans l'Hérault, on a retrouvé du virus dans l'environnement à des endroits où il n'y avait pas encore de cas détectés.* »

D'autres techniques sont en train de voir le jour pour parvenir à une détection de plus en plus précoce. « *Mais la vraie difficulté des maladies vectorielles, c'est la prévention, puisque, par définition, elles ne sont pas éradicables* », prévient Christophe Rapp. Cela passe par une mobilisation des citoyens, des collectivités et des entreprises privées pour faire disparaître les zones de rétention d'eau.

## Delphine Roucaute

---

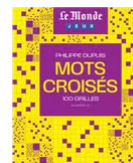
## Le Monde Boutique

Découvrir



### Les 100 romans qui nous ont le plus enthousiasmés

Un hors-série Le Monde des livres



### Mots croisés n°12

100 nouvelles grilles  
Philippe Dupuis